

1

HISTOIRE DU TERRORISME

Élaborer une histoire du terrorisme implique certains préalables afin de pouvoir s'entendre sur une définition même du terrorisme qui puisse justifier le rassemblement sous une même bannière de faits et événements aussi différents qu'étrangers les uns aux autres dans une généalogie de la violence des sociétés humaines. Il requiert de considérer le terrorisme moins dans la relation entre ses buts et objectifs, moins dans la particularité de son contexte socio-politique moins au regard du jugement de l'Histoire qui *a posteriori* peut déclasser ou au contraire reconnaître à l'acte de violence une forme de légitimité, que de se situer dans la seule définition et la caractérisation même de la production d'une violence indépendamment de sa légitimité historique ou non. L'histoire du terrorisme ne peut donc reposer que sur une définition englobante et minimaliste qui définit le terrorisme sur la base du plus petit dénominateur commun, celui seul de l'acte de violence. Bâtir une histoire du terrorisme justifie que l'on s'écarte de la conceptualisation du mot à la Révolution française, comme de ses acceptions les plus contemporaines. En s'efforçant d'extraire les faits de toute mise en perspective contextuelle, le terrorisme peut dès lors être objet d'une généalogie directement inscrite dans la nuit des temps. La carac-

térisation de l'évolution du terrorisme lui-même est d'autorité forcément simplificatrice. Elle repose surtout sur les formes et caractères immédiatement perceptibles de l'acte de violence même.

Le tyrannicide

La première de ses formes apparue dans l'histoire de l'humanité est celle du tyrannicide. La philosophie politique classique d'Hérodote à Platon et Aristote a théorisé le bon et juste gouvernement des hommes. En contrepartie, furent élaborés le droit et le devoir de sanctionner le responsable politique n'ayant pas rempli ses obligations. L'agression physique jusqu'à la mort fut définie comme une réponse légitime de droit dans une société de devoir et responsabilité. Les meurtres de Jules César comme ceux des empereurs romains et rois de l'antiquité peuvent être définis comme la forme initiale de l'attentat terroriste. Observons qu'au-delà de la *civitas* grecque et romaine, l'attentat demeure jusqu'à aujourd'hui une des formes les plus communes de l'histoire du terrorisme. Pour être tout au plus le projet de quelques individus partageant les mêmes convictions, le tyrannicide n'a jamais pris l'ampleur d'un mouvement conséquent qui regroupe en son sein des membres tenus par les mêmes secrets et les mêmes convictions. Au premier siècle de l'ère chrétienne, les Zélotes juifs de Judée ou *Sicarii* (du latin *sicarius* celui qui tue avec une dague) sous la responsabilité de Juda de Galilée se révoltent ouvertement au nom de leur foi contre la puissance romaine. Ils adoptent la violence physique contre ceux qui leur interdisent la pratique rigoureuse de leur religion. Ils assassinent déjà au nom de Dieu les personnalités politiques qui entravent leur dessein, agissant le plus souvent au milieu des foules des marchés bondés. Du côté de l'Islam, le groupe de musulmans rebelles les *khawarij* désignés par leurs opposants « ceux qui sortent » en engageant la lutte contre l'Imam Ali au VII^e siècle sont définis selon certains comme la première organisation terro-

riste. C'est entre 1090 et 1272 que règne la secte des *Haschischins* (Assassins). Née en Iran et en Syrie au sein de la mouvance chiite ismaélienne, la secte des Assassins, placée sous la responsabilité d'Hasan-i-Sabbâh, se fixe pour objectif l'extension par tous les moyens du pouvoir politique et religieux de la communauté. Nichée dans la forteresse d'Alamût dans le massif de l'Elbourz, au nord de Téhéran, la secte étend progressivement son emprise en faisant régner la terreur dans les campagnes et dans les villes. Le complot et l'assassinat des élites politiques et religieuses en place est pleinement assumé. Le 16 octobre 1092 durant le Ramadan, le grand vizir turc seldjoukide Nizâm al-Mulk est assassiné poignardé par un des agents d'Hasan-i-Sabbâh déguisé en maître soufi. L'organisation secrète élabore un culte de la mort et du Paradis et ritualise les conditions de son accès pour ses martyrs volontaires, les *fidâin* (les dévoués). Redoutable par sa violence, pour n'être pas sans rappeler certaines organisations terroristes contemporaines, la secte des Assassins est considérée par les spécialistes d'aujourd'hui, comme une des matrices originelles du terrorisme moderne. Dans la suite des Assassins, d'autres mouvements religieux, tels les taborites de Bohême au XVI^e siècle, ou encore les anabaptistes au XVI^e siècle ont véhiculé en tant que mouvements messianiques, la terreur et la violence. Dès le Moyen-Âge, le terrorisme jusqu'ici demeuré majoritairement confiné dans les attendus du débat moral et philosophique du tyrannicide comme le porte au XII^e siècle John de Salisbury ou plus tardivement Saint Thomas d'Aquin — peut-on et doit-on éliminer le tyran qui nous gouverne ? — change d'échelle pour contenir l'acception moderne de violence dirigée et pleinement assumée par une puissance politique contre tout ou partie des sujets sur laquelle elle exerce son autorité. Dans ce cas présent, nous ne pouvons manquer de penser à la mission redoutable de l'Inquisition espagnole du XIII^e au XVI^e siècle. En Orient, à partir de 1215, Gengis Khan et les Mongols systématisèrent l'emploi de la terreur pour soumettre les populations conquises de la Chine à

l'Afghanistan en passant par la Russie. Roi de Transoxiane à partir de 1370, Tamerlan n'hésite pas à ordonner à ses troupes de massacrer les civils qui ont refusé de se soumettre derrière les murs des villes à son autorité. Il use des pyramides de têtes coupées pour impressionner ses futurs adversaires et les amener à la reddition sans condition. Les guerres de religion doivent être décrites comme l'ouverture d'une formidable boîte de Pandore des violences sans limite. Les massacres des protestants dans la nuit de la Saint-Barthélémy résonne comme l'émergence d'une nouvelle forme de terreur. Née des conflits religieux entre catholiques et réformés, la guerre de Trente Ans conduite de 1618 à 1648 proroge les logiques de violence déployées par Gengis Khan et Tamerlan. Pour être rapides, les opérations militaires à l'encontre des villes s'accompagnent dans un but stratégique de pillage et destructions des biens et ressources des campagnes. Les exactions sont désormais nombreuses à l'encontre des populations rurales perçues comme ressource alimentaire des villes et des forteresses assiégées. Sans nul doute, la mutation sous l'Ancien Régime de la guerre en guerre moderne déjà mécanisée ouvre la voie à des nouvelles formes de terreur qui ne sont pas sans rappeler celles du XX^e siècle. La violence, jusqu'alors codifiée par d'antiques et savants canons des honneurs de la guerre, se libère de toute référence au droit et aux coutumes pour atteindre des formes inégalées : répression à l'encontre des civils, massacres d'innocents et des plus faibles tels les femmes et les enfants, imprévisibilité des drames et vengeances collectives, désorganisation des territoires à l'origine des famines et d'épidémies qui radicalisent la destruction et la mort que la terreur avait préalablement suscitée.

La terreur révolutionnaire

Dans l'histoire du terrorisme, il est nécessaire de prendre en considération le moment majeur que constitue la chute de la

royauté en France, la Révolution française et l'instauration du régime républicain. Bien qu'apparemment apparu au XIII^e siècle, le mot terreur hérité du latin *Terror* pourtant absent jusqu'ici des dictionnaires et du vocabulaire quotidien fait son apparition dans le langage commun. Il est réifié pour qualifier le système de gouvernement issu de la journée révolutionnaire du 10 août 1792, et la création du Tribunal révolutionnaire pour juger et condamner à mort les opposants au nouveau régime. La Terreur est pensée comme un en-soi de l'État et du politique et comme un processus de gouvernement de la crainte par la vertu radicale. Elle débute le 5 septembre 1793 sous la férule de Robespierre et le vote de la loi des Suspects par la Convention douze jours plus tard. Le 10 octobre au nom du Comité du salut public, Saint-Just déclare *qu'il faut gouverner par le fer ceux qui ne peuvent l'être par la justice : il faut opprimer les tyrans*. La terreur culmine avec la Grande Terreur de juin à juillet 1794, grâce aux lois de Prairial (juin) par lesquelles près de 1 400 condamnés sont envoyés à l'échafaud sans instruction préliminaire aux procès. L'arrestation de Robespierre et de ses partisans dont Saint-Just, leur condamnation à mort et leur exécution marquent la fin de la Terreur révolutionnaire. Plus qu'une violence nouvelle, la Terreur autorise un bouleversement sémantique de poids et de taille, au regard de l'histoire. Les « robespierristes » tout autant en tant que théoriciens de la Terreur et acteurs zélés de son application sont désignés *a posteriori* sous le vocable de terrorisme et de terroristes. Cette déclinaison linguistique inaugure une phase nouvelle de l'analyse de la violence qu'elle soit institutionnelle ou non. Elle autorise désormais l'assimilation entre violence et terreur et fait du terrorisme un mot générique dégagé de toute analyse historique. En décembre 1800, la tentative d'assassinat de Napoléon Bonaparte par un des royalistes chouans est désignée *a posteriori* comme le premier acte de terrorisme moderne. Les excès commis par les royalistes dans le midi de la France pendant les années 1815-1816 donnent le mot de « Terreur

blanche ». Le révolutionnaire Grachus Babeuf les désigne sous le vocable de « furoristes ».

Le terrorisme de l'ère industrielle

C'est avec l'entrée de plain-pied des sociétés occidentales dans l'ère industrielle, que le terrorisme sort du débat historique dans lequel la Révolution et la Contre-révolution française l'avaient confiné. Derrière les revendications du respect de l'individu et des nécessités d'une autre économie et société, se répandent rapidement les idées proudhoniennes et dans la foulée l'idée de la nécessaire lutte révolutionnaire. Mikhaïl Bakounine (1814-1876) en appelle à la destruction des moyens de production et à toute forme d'action qui détache l'homme de son asservissement pour mieux libérer le génie créatif qui lui permettra de bâtir une société digne de lui. Au lendemain de la Commune, le congrès général de l'Association Internationale des Travailleurs qui se tient à La Haye en septembre 1872, marque la scission entre marxistes partisans de la lutte par la constitution du prolétariat en classe et parti politique de ceux qui considèrent que *si la grève est un moyen d'action révolutionnaire, la barricade en est un autre, et le plus puissant de tous*. Les mouvements anarchistes européens directement inspirés par Bakounine promeuvent la violence comme mode de destruction de toute forme d'autorité politique. Il est vrai qu'avec l'invention de la dynamite dans les années 1860, le rêve peut devenir réalité.

Avec la proclamation de la République, le 11 février 1873, les anarchistes espagnols croient en la révolution. En Andalousie et en Catalogne, les anarchistes opèrent à partir de 1882 par l'assassinat des grands propriétaires terriens. Au mois d'octobre 1878, le roi Alphonse XII essuie les coups de feu du jeune Juan Oliva Moncasi. Le 7 novembre 1893, l'anarchiste Santagio Salvador provoque le décès d'une vingtaine de personnes en lançant deux

bombes sur les spectateurs du Grand Théâtre du Liceu de Barcelone.

En Italie, les difficiles conditions de vie des populations rurales et urbaines conduisent à la création, le 4 août 1872, de la section nationale de la fédération de l'Internationale qui rompt avec le marxisme pour engager des actions de violence collective. Les attentats se succèdent rapidement : assassinat du président de la République française Sadi Carnot par Sante Caserio en juin 1894 ; celui du président du Conseil espagnol Antonio Canovas par Michele Angiolillo en août 1897 ; celui de l'impératrice Elisabeth d'Autriche sur les quais de Genève par Luigi Lucheni le 10 septembre 1898 ; celui du roi Humbert I^{er} d'Italie par Gaetano Brecci le 29 juillet 1900. En Suisse, la fédération jurassienne largement inspirée par l'anarchisme fait, dans ce même laps de temps, l'apprentissage de la violence.

En France, les révolutions de 1830, 1848 et la guerre civile de 1871 sonnent comme le glas d'une paix sociale désormais échouée sur l'autel des césures multiples de conflits politiques et sociaux entre partisans de l'ordre et partisans du changement. Ordre et désordre fondent désormais le couple moderne de la violence radicale quelle qu'elle soit. Depuis leur exil suisse en 1879-1880, les révolutionnaires se prononcent en faveur d'un communisme anarchiste qui, libéré de toutes les formes conventionnelles de gouvernement, puisse promouvoir la seule fédération des producteurs et des consommateurs. Pour y parvenir, ils légitiment le recours à l'illégalité comme voie révolutionnaire. De retour de déportation en 1880, les Communards réitèrent le recours légitime à la force et à la violence pour lutter contre la société bourgeoise. À partir de 1881, les anarchistes français définitivement séparés des autres groupes socialistes théorisent la « propagande par le fait » revendiquée comme l'acte révolutionnaire par excellence. En février 1882 lors des grèves de Roanne un jeune ouvrier anarchiste tente d'assassiner un industriel. Plus

encore que Louise Michel (1830-1905) c'est la figure de François Claudius Koenigstein (1859-1892) dit Ravachol qui symbolise le mieux pour la France la mouvance terroriste anarchiste. Pour venger la lourde condamnation de ses frères d'armes, il fait exploser une première « marmite infernale » le 11 mars 1892 au domicile du conseiller à la Cour Benoît au 136 boulevard Saint-Germain. Il dépose une seconde bombe le 27 mars suivant rue de Clichy au domicile du substitut de la République Bulot. Arrêté peu après, il est guillotiné le 11 juillet 1892 à l'âge de trente-trois ans. Les attentats anarchistes se succèdent désormais rapidement les uns aux autres dans la capitale : attentat des bureaux de la Compagnie des Mines de Carmaux le 8 novembre 1892, assassinat du ministre de Serbie le 13 novembre 1893 ; attentat de la Chambre des Députés le 9 décembre 1893 ; attentat au café Terminus de la gare Saint-Lazare ; attentat des hôtels de la rue Saint-Martin et de la rue du faubourg Saint-Jacques le 15 février 1894.

La Russie révolutionnaire

Plus que les autres pays d'Europe, c'est la Russie de la fin du XIX^e siècle qui connaît la vague terroriste la plus importante. L'extrême pauvreté de la population rurale, la force de l'exploitation seigneuriale par le servage, les blocages inhérents à une société d'ordres strictement cloisonnés qui interdisent toute labilité sociale, les fortes répressions tsaristes à l'égard de toute revendication réformiste, l'absence de toute liberté de parole et d'action, une libéralisation économique tardive sans liberté individuelle expliquent la montée en puissance des mouvements révolutionnaires dès 1855. Le révolutionnaire Pierre Kropotkine témoigne que cette première génération qualifiée de *nihiliste*, *déclarait la guerre à tout ce que l'on peut appeler les mensonges conventionnels de la société civilisée*. Dès 1862, le mouvement estudiantin *Terre et Liberté*, fort de quelques centaines d'adhé-